

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE
(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

—306—

PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1902

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur général, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

1° Extrait de naissance ;

2° Certificat de baptême ; (1)

3° Certificat de deux médecins constatant non seulement les marques d'une bonne vaccine, mais donnant encore des détails précis et complets sur la santé générale ou sur la maladie et les infirmités du candidat ;

4° Consentement des parents ou des tuteurs ;

5° Consentement de payer une pension annuelle qui varie suivant les Asiles et la position particulière des postulants.

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

(1) Les Asiles ne peuvent recevoir que des protestants

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT

COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 Septembre 1877.

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE

BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOË

BÉTHEL — LE REPOS

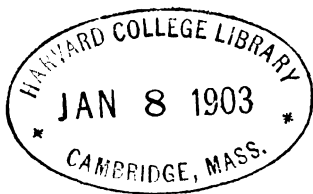
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE

LA COMPASSION

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1902



Wm. L. G. Sudder,
Cambridge.



LES ASILES DE LA FORCE

- La Famille...** Asile pour des jeunes filles : 1^o placées dans un mauvais entourage ; 2^o de protestants disséminés ; 3^o orphelines.
- Béthesda.....** Asile pour des jeunes filles ; 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacées de cécité ; 3^o idiotes, imbéciles ou faibles d'esprit.
- Ében-Hézer...** Asile pour des jeunes filles épileptiques.
- Siloé.....** Asile pour des garçons : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacés de cécité ; 3^o idiots ou imbéciles.
- Béthel.....** Asile pour des garçons épileptiques.
- Le Repos.....** Asile pour des institutrices âgées ou de santé délicate :
- La Retraite...** Asile pour les vieilles servantes et ouvrières veuves ou célibataires.
- La Miséricorde** Asile ouvert à des filles : 1^o idiotes-gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques idiotes ou infirmes.
- La Compassion** Asile ouvert à des garçons : 1^o idiots-gâteux, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques-idiots ou infirmes.

Conseil d'Administration

MM.

<i>Président</i>	HENRI COUVE, de Bordeaux.
<i>Vice-Président</i> ..	JULES GUEX, de Paris.
<i>Secrétaire</i>	J. LAFORGUE, pasteur à Bordeaux.
	E. OBERKAMPFF, receveur des finances à Alais (Gard).
	LABROUSSE, pasteur à Bergerac.
	E. BRUNETON, à Nîmes.
	J. PÉDÉZERT, professeur honoraire à Montauban.
	JEAN MONOD, doyen honoraire de la Faculté de Montauban.
	JULES SIEGFRIED, au Havre.
	LOUIS SAUTTER, à Paris.
	J. DE SEYNES, à Montpellier.
	WESTPHAL-CASTELNAU, à Montpellier.
<i>Assesseurs</i>	D ^r EUG. MONOD, à Bordeaux.
	CH. de LUZE, à Bordeaux.
	PAUL MIRABAUD, à Paris.
	P. GERMAIN, propriétaire à St Avit.
	G. ROY, à Paris.
	D ^r F. CHARON-BOST, à Paris.
	G. GRANIER, pasteur, à Bagard.
	H. DOMENGET DE MALAUGER, à Bergerac.
	ELIE POUMEAU, à Bergerac.
	ABEL RAMBAUD, à Bergerac.
	COURTOIS DE VIÇOSE, à Toulouse.
	TAUPIER-LÉTAGE, à Pessac.

FÊTE DES ASILES JOHN BOST

Jeudi 12 Juin 1902

Notre fête des Asiles se célèbre tous les ans. L'année dernière elle n'eut pas lieu ; la famille de notre ami Rayroux était, à la date habituelle, sous le coup d'un deuil profond et subit. Leurs cœurs étaient brisés par la mort inattendue de Jacques Liénard, le jeune et vaillant missionnaire. C'eût été les achever que de leur demander l'effort presque surhumain de recevoir leurs hôtes annuels et d'offrir à tous, au milieu de leurs larmes le sourire affectueux de la bienvenue. Le Conseil d'administration décida qu'il n'y aurait pas de fête.

Aussil'autre jour, lorsqu'au matin du Jeudi 12 Juin nous voyions arriver à Laforce nos invités et nos amis, il nous semblait que les souvenirs de la dernière fête étaient bien lointains et bien

imprécis ; nous avions presque perdu l'accoutumance.

En outre, cette journée présentait quelque chose de particulièrement grave et émouvant : Nous étions tous sous l'oppression des deuils et des malheurs récents. Le sérieux de la mort et de la vie nous environnait, nous tenait. Deux membres du Conseil d'administration, particulièrement estimés et aimés, nous avaient quittés pour toujours. M. Laurens de Saverdun, que depuis quelques années la maladie retenait loin de nous, M. Roger Hollard, pasteur de l'Église Libre à Paris, qui l'andernier encore nous parlait finement et fortement, avaient entendu et suivi l'appel dernier du Maître.

Un accident terrible survenu à Béthesda, frappant mortellement une aide dévouée, avait aussi troublé les Asiles et faisait frémir les visiteurs amis... Une obsession de tristesse assiégeait les cœurs, ralentissait les pas, voilait les regards, assourdissait la voix... la note

dominante de cette journée a été une douceur affectueuse, bienveillante et grave bien d'accord avec les teintes grisâtres des nuages et les pluies importunes, pleurs du ciel.

Et tout s'est passé comme à l'ordinaire. De bonne heure le temple s'est rempli. M. le pasteur Lacheret, de Paris, nous a donné une prédication simple, forte, artistique, pleine de remarques justes, de réflexions opportunes, de piété, de foi et de bon sens.

M. Gabriel Faure, de Bordeaux, a présidé la séance de l'après-midi et nous a fait entendre d'originales et judicieuses applications de l'histoire de Marthe et de Marie, qui personnifient pour lui l'assistance publique et la charité chrétienne ; M. le pasteur Rayroux a, une fois de plus et brillamment, triomphé de la difficulté, croissante chaque année, de présenter un rapport nouveau sur des choses qui ne sont pas nouvelles et pourtant ne sont pas anciennes ; M. L. Sautter, de Paris, a vivement intéressé

l'auditoire par sa parole simple, sérieuse et enjouée, pleine d'amour chrétien. M. le pasteur Lacheret, reprenant presque malgré lui la parole, a voulu nous persuader de la nécessité d'organiser à l'avenir des pèlerinages... protestants...

... Et le programme habituel s'est trouvé épuisé. Chants et prières, quêtes et collectes, tout s'est fait à son heure, comme tous les ans. Et aussi l'acte final, le départ, l'adieu... mot fait de tristesse et d'espérance, qui, pour le chrétien veut dire : Au revoir !

J. LAFORGUE.



Discours de M. GABRIEL FAURE

PRÉSIDENT DE LA FÊTE

MESDAMES, MESSIEURS,

Quinze mois se sont écoulés depuis qu'au nom du Comité des Asiles de Laforce, Monsieur le Pasteur Rayroux m'avait appelé à l'honneur inattendu de présider la fête de ces Asiles en 1901.

Inconnu de vous tous, sans attaches officielles avec le Conseil d'Administration de Laforce ou avec le Consistoire de l'Église de Bordeaux, dépourvu de toutes les qualités d'esprit et de tous les dons de parole que vous étiez habitués à rencontrer chez les Présidents appelés chaque année à cette place d'honneur, j'avais toutes les raisons pour décliner la mission qui m'était offerte.

Et cependant j'avais cédé devant l'insistance de votre Directeur et de mon vieil ami Henri

Couve ; tous deux avaient témérairement pensé que l'absence d'aptitudes oratoires pourrait être palliée par une modeste expérience acquise dans le domaine des œuvres charitables, après une collaboration de 25 ans à l'Administration des Hospices Civils et de quelques œuvres d'initiative privée à Bordeaux, et j'avais dû m'incliner.

Dès ce moment, j'avais projeté de vous entretenir d'une des plus intéressantes questions qui se dressent à l'ouverture d'un siècle nouveau, devant tous ceux que préoccupent le soulagement des misères du corps périssable et le relèvement des âmes immortelles la question des droits et des devoirs de l'Assistance Publique et de la Bienfaisance privée, la détermination de leurs rôles respectifs et le règlement de leurs attributions.

Il m'avait semblé que les amis d'une œuvre de charité chrétienne, comme la vôtre, devaient être disposés à ouvrir leurs oreilles et leurs

cœurs au cri de déchirement de la pitié sociale, qui a éclaté dans les dernières années du XIX^e siècle, en présence des misères humaines, et qui devra retentir jusqu'au moment où, par les efforts combinés de tous les modes d'assistance, des Asiles comme les vôtres, auront été ouverts, non pas seulement à quelques misérables choisis et privilégiés, mais à toutes les misères de l'enfance et de la vieillesse, de l'infirmité et de l'incurabilité.

Et pendant que je cherchais à étudier, pour vous les présenter, les projets d'Assistance publique suscités par ce cri de la pitié humaine un autre cri de détresse, parti des extrémités de l'Afrique, retentissait à Laforce.

La mort venait de frapper la famille de votre Directeur dans ses plus chères affections, en enlevant à sa fille un mari tendrement aimé, à sa petite fille un père qu'elle n'aura jamais connu, à des parents un fils d'adoption qui avait réalisé toutes leurs aspirations familiales et

chrétiennes, à l'Église Protestante de France un de ses pionniers les plus vaillants, moissonné à la fleur de l'âge au champ d'honneur des Missions.

Devant le deuil de tous la fête de Laforce de 1901 dût être contremandée : la pensée de ceux qui avaient dû y participer se concentrait avec anxiété sur le retour de la jeune mère et de l'enfant dans leur redoutable voyage.

Impuissantes auraient été les consolations humaines : A ce moment Dieu seul pouvait parler, agir et panser, par le retour des deux êtres chéris, la blessure profonde des cœurs brisés.

Les larmes ne sont certainement pas séchées, mais leurs amertumes ont été adoucies par la foi dans les revoirs ultérieurs, et aujourd'hui, votre courageux Directeur se redresse, en subordonnant ses chagrins de Père à son devoir envers l'Œuvre que Dieu lui a confiée et il nous convie à célébrer la fête des Asiles de Laforce de 1902.

Il m'a exprimé le désir de me voir reprendre la place, qu'il m'avait destinée l'année passée, et j'ai répondu à son appel, avec la pensée que la question dont j'avais voulu vous entretenir il y a un an n'avait pas perdu son intérêt et pouvait encore être abordée devant vous.

Depuis les siècles les plus reculés de l'histoire, et surtout depuis l'ère chrétienne, l'assistance sans épithète avait été dévolue sans partage à la Bienfaisance privée, sans aucun caractère obligatoire, avec une action facultative et intermittente, sans aucune prétention à atteindre et à soulager toutes les misères.

Ce fut seulement vers la fin du XVIII^e siècle que la Société commença à revendiquer sa part dans l'assistance, au nom d'un principe de solidarité humanitaire, avec un caractère obligatoire, une action permanente et généralisée et la prétention de secourir ses membres dans toutes leurs détresses matérielles.

N'y a-t-il pas lieu de reconnaître la légitimité

des actions parallèles de la Bienfaisance privée et de l'Assistance publique, et, le principe étant admis, de déterminer leurs rôles respectifs et de régler leurs attributions particulières?

Les données de ce problème délicat ont été traitées, par les représentants les plus autorisés de l'Assistance sous toutes ses formes, dans un Congrès International tenu en 1900 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris.

Tous ceux qui ont assisté à ce Congrès, ou qui ont pris connaissance de ses travaux, ont constaté avec satisfaction que les représentants officiels de l'Assistance publique et les défenseurs de la Bienfaisance privée se sont unis sur le terrain d'un équitable partage de leurs devoirs, plus encore que de leurs droits, dans le champ si vaste des misères physiques à guérir et des détresses morales à relever.

L'Assistance publique a revendiqué « le secours obligatoire à tout indigent qui, à défaut d'autre assistance, se trouve temporai-

« rement ou définitivement dans l'impossibilité
« physique de pourvoir aux besoins de son
« existence. »

Cette formule que, dans son discours d'inauguration du Congrès de 1900, M. Henri Monod Directeur de l'Assistance publique, qualifiait de pierre angulaire de son Administration, réserve de la façon la plus large l'action de la Bienfaisance privée, puisqu'elle subordonne l'intervention de l'Assistance publique au défaut de toute autre assistance.

L'action de la Société, agissant au nom de la justice et de la solidarité sociales, pour fournir un secours à tout indigent qui n'a pas trouvé d'autre assistance, est légitime dans son principe; elle répond à un devoir qu'aucune Société civilisée ne saurait répudier, en assurant, aux frais de la collectivité, l'existence de ses membres, quand ils sont impuissants à y pourvoir par eux-mêmes, par leurs familles, ou par l'assistance privée.

En application de la formule qui précède, l'Assistance publique a d'abord pourvu à l'hospitalisation des aliénés et a successivement pris à sa charge les Enfants Assistés et moralement Abandonnés, en vertu des lois de 1869 et de 1889, et les malades de toutes catégories, en vertu de la loi de 1893 sur l'assistance médicale. Ses secours s'étendent à 136.000 enfants et à 500.000 malades, d'après les statistiques de 1899 et nécessitent des dépenses annuelles de 27 et de 5 millions certainement appelés à progresser.

Mais qui oserait protester contre l'extension de ses attributions, tant qu'il y aura encore des enfants errants sans protection dans nos campagnes et dans nos villes et des malades exposés à mourir sans secours, abandonnés dans leurs demeures ou refusés au seuil d'hôpitaux déjà remplis.

L'action de l'Assistance publique s'oriente maintenant vers une nouvelle application de

son œuvre, au profit des infirmes, des incurables et des vieillards.

Deux propositions de lois, émanant de l'initiative parlementaire, ont été présentées à la Chambre des Députés en 1898 et 1899 et renvoyées à la Commission de Prévoyance sociale. Elles ont donné lieu à un remarquable rapport d'un Député, M. Bienvenu Martin qui a été déposé le 19 Février 1900 : les conclusions de ce rapport mettent à la charge de l'Assistance publique « tout indigent, âgé de 70 ans ou
« atteint d'une maladie ou d'une infirmité re-
« connue incurable, qui le rend incapable de
« pourvoir à sa subsistance par le travail. »

L'examen de ces propositions de loi et de ce rapport permet d'affirmer que leurs auteurs se sont inspirés de l'amour du prochain plus encore que de considérations politiques. Sont-ils socialistes? je l'ignore, mais assurément ils ont fait du bon socialisme. N'est-il pas regrettable que depuis 2 ans le Gouvernement ait

donné la priorité à tant d'autres projets de loi et que le Parlement n'ait pu faire aboutir des dispositions légales, qui auraient si heureusement complété celles déjà prises en faveur des Aliénés, des Enfants abandonnés et des malades.

Examinons les objections que peut soulever ce projet de loi. Les infirmes et les incurables sont certainement plus dignes d'intérêt, dans leurs détresses permanentes et irrémédiables, que les malades accidentels et guérissables déjà dotés de secours. L'assistance aux vieillards indigents et usés par l'âge s'est longtemps heurtée à la crainte de constituer une prime à l'imprévoyance et de paralyser le souci de l'épargne dans la période d'activité physique.

Cette crainte peut-elle valablement être opposée aux vieillards indigents, qui si rarement ont traversé la vie sans avoir été victimes de la maladie et du chômage, qui si souvent arrivent au déclin de leurs forces, sans avoir

pu constituer ou conserver un pécule par l'épargne?

Aussiles personnalités quiontabordé l'étude de cette nouvelle application de l'assistance sociale, en dehors de toute préoccupation politique, le Comte d'Haussonville, M. Georges Picot, M. Hermann Sabran, s'accordent-ils à reconnaître que le secours obligatoire à l'infirme, à l'incurable et au vieillard constitue une nouvelle étape à franchir dans le devoir social et que le moment est venu d'en assurer la réalisation.

D'après les évaluations du rapporteur du projet de loi, la dépense des secours à accorder à ces catégories d'indigents atteindrait annuellement 7 à 8 millions, à répartir entre les Communes, les Départements et l'Etat; même en admettant que ces évaluations pourront être dépassées, le sacrifice n'excéderait pas les forces financières de la France et peut être qualifié de modéré, si on le rapproche des 5 milliards inscrits à nos budgets.

En réclamant la large part qui lui incombe dans les secours à attribuer à l'enfant, au malade, à l'infirme, au vieillard dans l'indigence, l'Assistance publique limite ses secours aux strictes nécessités de l'existence matérielle dans la santé et de la guérison physique dans la maladie, afin que la situation du prévoyant reste supérieure à celle de l'assisté.

Nécessaire au point de vue social, cette réserve a pour effet d'élargir le domaine de la Bienfaisance privée.

A la faculté de devancer l'Assistance Publique dans la sélection des secours la Bienfaisance privée joindra la possibilité de la surpasser, dans le domaine matériel par la satisfaction de tous les besoins qui vont au-delà du strict nécessaire; dans le domaine moral et religieux, qui lui est entièrement abandonné, elle gardera le privilège de consacrer au relèvement des âmes immortelles une part plus large de son action dégagée des plus gros soucis matériels.

Ce partage d'attributions entre l'Assistance publique et la Bienfaisance privée doit-il être considéré comme un danger dans l'organisation de la charité?

Ce danger ne saurait résider dans l'admission du principe de leur action parallèle que rend nécessaire l'insuffisance certaine de l'action isolée de la Bienfaisance privée. La plupart de ceux qui s'occupent d'œuvres de charité ne se sentent-ils pas débordés depuis quelques années par les demandes de secours ou d'hospitalisation que les exiguïtés de leurs budgets ne leur permettent pas d'accueillir? N'est-il pas certain que de nos jours les indigences se sont accrues ou sont mieux connues, que les chemins de fer en facilitant les déplacements des pauvres qui jadis se résignaient à souffrir et à mourir dans leurs demeures éloignées de tout secours, ont augmenté l'impuissance des œuvres privées à répondre à tous les appels?

Les mesures d'application du principe de la

dualité de l'assistance pourraient seules être justement redoutées, si la direction était abandonnée aux sectaires qui prétendent à abattre la croix au frontispice des Hôpitaux et des Asiles, à bannir de leurs salles la cornette des Sœurs de Charité et la prière des Aumôniers, à transformer, sous prétexte de neutralité religieuse, ces Hôpitaux et ces Asiles en prisons sans Dieu, où la santé physique pourrait parfois être recouvrée dans quelques cas guérissables, mais où les condamnés de la vie n'auraient à attendre que l'agonie sans consolations dans le présent, que la mort sans espérances d'avenir.

Le protestantisme a le devoir de s'associer à tous ceux qu'émeuvent les menaces de proscriptions, dans les Asiles ouverts aux déshérités de ce monde, du Dieu qui a inspiré les St-Vincent de Paul et les John Bost, de la Croix qui plane au-dessus des divergences confessionnelles, de la prière qui restera toujours la consolation commune des malheureux dans

leurs aspirations vers une destinée supérieure.

Mais l'allocation par l'Assistance publique d'un secours obligatoire à tout indigent n'implique pas, comme conséquence nécessaire que ce secours doive être fourni dans les Etablissements où ces sectaires voudraient faire dominer leurs influences et il faut aussi reconnaître que, jusqu'ici, ils constituent une minorité plus bruyante que prépondérante et qu'en dehors de Paris leurs tendances n'ont prévalu que dans de rares Etablissements.

La proposition de loi soumise au Parlement prévoit que la famille de celui qui a droit au secours devra être la première à en assurer l'application, en conservant ou en recueillant à son foyer l'enfant, le vieillard, l'infirme et le malade, que les assujettissements de la misère ne forceront plus à en écarter, puisque le secours compensera les charges de son entretien.

Quand l'absence de famille, le refus de son concours, ou l'état particulier du secouru,

rendront indispensable son hospitalisation au dehors, la proposition de loi ne limite pas l'application du secours aux seuls Etablissements de l'Assistance publique.

Elle admet que cette hospitalisation pourra avoir lieu dans les Etablissements fondés par la Bienfaisance privée, sous la surveillance de l'autorité publique au point de vue des conditions hygiéniques, et après entente avec les familles pour répondre aux exigences matérielles, morales et religieuses de la vie antérieure des secourus.

Le droit au secours étant acquis par l'admission sur la liste officielle des indigents, son allocation sera attribuée soit à la famille, soit aux Etablissements publics et privés qui se substitueront à elle dans l'entretien du secouru.

Cette solution simple et libérale répond aux exigences de la Société qui fournit le secours de l'indigent qui en bénéficie, de la famille

et des Etablissements publics ou privés qui en seront les dispensateurs.

La Société trouverait des garanties de la meilleure utilisation du secours dans le choix de ses modes de distribution.

L'indigent aurait la possibilité d'être gardé dans sa famille sans préoccupation de lui être à charge, ou d'entrer dans un Etablissement public ou privé, avec la perspective d'y rencontrer la satisfaction des besoins de sa vie matérielle et de ses aspirations morales et religieuses.

La famille serait incitée à remplir le premier de ses devoirs en conservant, sans accroître sa gêne, l'enfant ou le vieillard, l'infirme ou le malade, dont l'éloignement avait souvent été la plus dure des épreuves.

Les Etablissements d'Assistance publique trouveraient dans le secours légal une ressource budgétaire proportionnée aux charges des indigents secourus, qui assurerait leur marche

avec une sécurité que ne peuvent donner les allocations annuelles et révocables des Municipalités.

Les Asiles de la Bienfaisance privée, en recevant leur part du secours légal au prorata du nombre des secourus dont ils prendraient charge, échapperaient au poignant souci d'avoir à compter exclusivement sur leurs collectes pour couvrir leurs dépenses et seraient incités à développer leur action.

Quelle émulation ne susciterait pas entre tous la certitude d'un avenir assuré par l'apport d'une dotation de leurs pensionnaires indigents!

La proposition de loi soumise au Parlement fixe l'importance du secours légal à une allocation mensuelle, pouvant varier de 5 francs à 20 francs, si l'indigent est soigné à domicile par sa famille ou par toute autre personne qui l'aura recueilli.

Si l'indigent ne peut être soigné à domicile et doit être hospitalisé dans des Etablissements

publics ou privés, le secours légal consistera dans l'allocation à ces Etablissements d'un prix de journée qui ne pourra jamais être inférieur au prix de revient d'après la moyenne des 5 dernières années et qui sera arrêté par les Préfets.

Laissons aux Administrateurs de nos œuvres de Bienfaisance le soin de supputer dans quelle mesure le cercle de leur action pourrait être élargi si une dotation des pensionnaires qu'ils seraient appelés à recueillir venait faciliter leur admission.

Sans doute la répartition des indigents secourus entre les familles, les Hospices publics et les Asiles privés sera toujours œuvre difficile et délicate : aux Commissions hiérarchisées prévues par le projet de loi, ne serait-il pas préférable de substituer, ainsi que l'a proposé le Congrès de 1900, des Offices régionaux de charité, où entreraient, à côté des représentants des Communes, les délégués de l'Assistance

publique et de la Bienfaisance privée, où tous apporteraient un esprit d'émulation vers le bien sans autre préoccupation que d'assurer aux secourus, après entente avec leurs familles, le régime qui conviendrait le mieux à chaque situation particulière.

Ces Offices régionaux deviendraient le centre de ralliement des efforts de la charité sous toutes ses formes et leur union accroîtrait leur force.

En portant devant vous ces questions de devoir social et d'assistance légale, j'ai le sentiment d'avoir abandonné le sillon ouvert par mes prédécesseurs dans les Assemblées des Asiles de Laforce, j'ai la préoccupation d'avoir introduit dans le Temple de Dieu les sèches perplexités de coopérations administratives, alors que vous étiez venus y chercher et que vous étiez habitués à y trouver les saines émotions de la foi en Dieu et de la charité en Christ, j'ai l'appréhension de m'être « mis en peine de

« beaucoup de choses » avec la Marthe de l'Evangile, et d'avoir « négligé la seule chose « nécessaire, la bonne part qui ne devait pas « être ôtée » à sa sœur Marie.

N'aurais-je pas mieux répondu à votre attente en vous entretenant exclusivement de ces Asiles de Laforce, fondés par la foi de John Bost, soutenus par les seuls subsides de la charité privée, assurés de leur avenir par la confiance en Dieu seul ?

N'aurais-je pas dû me borner à rendre hommage à mon tour à la foi agissante de leur Directeur, au dévouement de ses collaborateurs et de ses collaboratrices, dans l'œuvre de relèvement qui se poursuit ici depuis tant d'années au milieu des misères physiques et des détresses morales les plus attristantes mais en même temps les plus intéressantes à secourir ?

Mais que pouvais-je vous apprendre sur ces Asiles que vous connaissiez avant moi et mieux que moi, qu'aurais-je pu ajouter aux sentiments

d'admiration et de reconnaissance que vous avez éprouvés depuis longtemps pour cette œuvre de Dieu et pour les ouvriers appelés par Lui dans ce champ de la charité chrétienne ?

Les Asiles de Laforce sont une vivante démonstration que tous les modes de secours, dont les novateurs du siècle poursuivent les projets, ont depuis longtemps été réalisés, une preuve éclatante de la supériorité sur tous les projets de l'humanitarisme des œuvres fondées sur l'amour du prochain en Dieu et sur la charité fraternelle en Christ.

Mais ces œuvres ont-elles accompli la tâche entière de l'humanité et en portant nos regards sur l'immensité de la moisson à cueillir dans les champs illimités de la misère matérielle et morale en ce monde, avons-nous le droit d'écarter de ces champs les ouvriers de la onzième heure, qui se présentent en offrant le concours de leur action parallèle ? Ne devons-nous pas admettre que les sillons de ces champs peuvent

être creusés avec des outils nouveaux et qu'ils doivent être ouverts à toutes les initiatives et à toutes les bonnes volontés, quelle que soit leur origine ou leur mobile ?

Christ n'a-t-il pas offert à ses disciples l'exemple du Samaritain dans l'exercice de la charité ?

Repousserait-il aujourd'hui le Péager de la France, apportant à son œuvre d'amour le concours des bourses qui restent fermées aux sollicitations des collecteurs de la charité et que seul l'impôt légal peut ouvrir ?

Jésus n'a-t-il pas aimé à la fois Marthe et Marie dans la famille de Lazare, malgré la diversité de leurs caractères personnels et de leurs tendances respectives, et nous écarte-rions-nous vraiment de son esprit, en person-nifiant dans ces deux sœurs l'Assistance publi-que et la Bienfaisance privée, en admettant la coopération de l'une avec les lourdes tâches de Marthe dans les choses matérielles du devoir social, et de l'autre, avec les aspirations plus

hautes de Marie dans les missions supérieures de la charité chrétienne, afin que soit réalisé, dans la mesure la plus large qui puisse être entrevue sur la terre, le commandement d'amour que Dieu n'a pas imposé aux seuls disciples de son Fils mais à l'humanité entière.

GABRIEL FAURE,

Président de la Chambre de Commerce de Bordeaux.





RAPPORT

SUR LES

ASILES JOHN BOST



Laforce, 12 Juin 1902.



Rapport sur les Asiles John Bost

A LA FORCE

Du 1^{er} Mai 1901 au 30 Avril 1902

CHERS BIENFAITEURS,

Deux ans nous séparent de notre dernière réunion. Le Conseil des Asiles, à cause du deuil cruel qui nous a frappés, à la fin de l'exercice précédent, supprima la fête annuelle mais non pas le compte rendu qui a été imprimé et envoyé à nos amis. Le présent exercice débute aussi par un deuil. M. P. Laurens ancien Préfet de Seine-et-Oise, ancien Trésorier-Général de la Dordogne, vient d'être rappelé à Dieu. Il était membre de notre Comité. Son expérience des affaires et ses conseils nous

étaient précieux, mais, ce qui surtout nous le rendait cher, c'était son exquise affection, son amour pour les souffrants et le grand intérêt qu'il portait à l'œuvre. Hélas ! avec lui, nombreux sont les bienfaiteurs que la mort nous a ravis. Notre cœur s'emplit de tristesse et de regrets en songeant à chacun d'eux. Plusieurs nous étaient inconnus de visage, mais tous nous les aimions de la même affection dont le lien indestructible est l'œuvre de John Bost, impérissable, car elle met en pleine lumière, de toutes les vertus, la plus divine, la charité ! Ils ne sont plus avec nous, ces amis que nous pleurons, et dont quelques-uns ont prolongé leurs bienfaits au-delà de la tombe, mais ils sont avec Dieu. « Le Paradis chrétien, c'est la fin des périls et du péché, l'heure des délivrances et des consommations, c'est la victoire de la vie sur la mort, c'est le triomphe définitif de l'unité dans l'homme, ce sont toutes les parties de la création raccordées ensemble comme

les innombrables cordes d'une lyre immense, ce sont tous les voiles levés, les voies de Dieu enfin justifiées, le mot de tant d'énigmes proclamé, le long soupir de la création expirant dans l'extase, enfin c'est pour chacun la foi changée en vue et l'homme ne sentant plus sa personnalité que comme le sceau de sa ressemblance avec Dieu. » Ainsi dit Vinet, ainsi pensons-nous avec lui.

La voici cette longue liste nécrologique, qui, chaque année, endeuille notre rapport :

M^{lle} Rachel BONNET, Institutrice à la Famille.

M^{me} V^e Aug. WALBAUM, Reims.

M^{me} de CASEMBROOT née de MONBRISON Paris.

M. le pasteur BREYTON, Président du Consistoire, Alais.

M^{lle} Caroline FAURE, Le Locle.

M^{me} A. BOVET-WOLFF, Neuchâtel.

M^{me} J. J. MERCIER, Nice.

M^{lle} Eulalie CAMBON, Mazamet.

M^{me} Ch. GRAND d'ESNON, née VELAY, Le Havre.

M^{me} L. BERSOT, Peseux.

M^{me} COUVREU DE DECKERSBERG, Vevey.

M^{me} P. DU BOIS, née BRANDT, Neuchâtel.

M^{me} la Générale HARTUNG, Paris.

M. Philibert BERNIGAUD, Branges.

M^{lle} Lucie RENAUD, Genève.

M^{me} V^e SIDNEY DU RÈGE, Bergerac.

M^{lle} BARON, Bergerac.

M. KOCH, Le Havre.

M^{me} V^e DELHORBE, née CAZALIS, La Nougardède.

Miss ELLEN SANGER, Pau.

M^{me} la Douairière RAM, Baronne de SCHWARTZENBERG et HOHENLAUSBERG, Pau.

M^{me} DE BACALAN, Les Caris près Ste-Foy-la-Grande.

M. F. E. de BACALAN, Les Caris près Ste-Foy-la-Grande.

M. Charles MALLET, Paris.

M^{lle} Marie PENEL, Paris.

M^{me} Michel HARTMANN, Epinal.

M^{me} E. ROBERTY, Rouen.

M^{me} G. DELMAS, née FAURE, Bordeaux.

M. G. HINE, Jarnac.

M. P. LAURENS, ancien Préfet, Saverdun.

M. Louis BACOT, Sedan.

M^{me} E. STEHELIN-ZELLER, Bitschwiller-Thann.

M. le pasteur Röger HOLLARD, Paris.

M^{lle} Marie DE MESTRAL, Morges.

M^{me} V^e Georges FOUÏGNET, Au Bedat, Gensac.

.....
La Figure de ce monde passe.....

J'écrivais dans le dernier bulletin : « C'est moins un rapport qu'un sommaire de chapitre que nous développerons, Dieu voulant, l'an prochain. »

Nous avons donc à préciser ce que nous indiquions d'un trait rapide. Il s'agit d'abord de nos asiles de garçons. M. et Madame Et.

Imbert après avoir dirigé Siloé, pendant 33 ans, avec tout leur cœur et tout leur dévouement, moins encore fatigués qu'âgés, ont donné leur démission. Ils sont installés sur leur propriété presque mitoyenne de leur asile — car Siloé, pour eux qui n'ont point d'enfants, reste et doit rester leur famille — dans leur maison joliment restaurée, un vrai nid d'amoureux, dont toutes les fenêtres sont ouvertes sur le midi, vers la lumière et le soleil. Là, nous aimons à les aller voir, à causer avec eux, à réveiller le passé, tout le passé des Asiles, car M. Imbert a assisté à la naissance et au développement de l'œuvre. Même il en a fait l'historique et nous conservons précieusement le manuscrit original dans nos archives. Qu'il me soit permis d'en détacher une anecdote où vous verrez que notre brave directeur honoraire a une tête dure, aussi dure que son cœur est tendre. Or, donc, c'était à cette époque déjà lointaine mais si belle où John Bost

tout feu et flamme, ayant communiqué à ses paroissiens et sa foi et son enthousiasme, fonda la Famille, le premier fleuron de sa couronne d'apôtre de la charité. Ceux qui avaient des chars et des bœufs, faisaient les charrois. On partait la nuit, à une ou deux heures du matin, soit pour aller à la carrière chercher de la pierre ou du sable, soit pour aller dans les bois choisir et ramener les arbres les plus beaux pour les transformer en poutres et soliveaux. M. Imbert, naturellement, faisait partie de la colonne. Un jour, après avoir déchargé les charrettes sur le chantier de construction, les bouviers regagnaient leur logis. Notre ami, assis sur son char se laissa gagner par le sommeil. Bon ! — Non, pas bon, car la charrette, venant à buter contre une grosse pierre, il y eut une telle secousse que le dormeur fut précipité sur le sol, et la roue lui passa sur la tête. Ça le réveilla. Un peu ahuri, il se secoua, se gratta le front, reprit sa place et revint chez

lui comme si de rien n'était. Ah ! le mauvais client pour la médecine et la chirurgie ! Je vous ai promis une tête dure, j'ai tenu parole. Voici le cœur tendre. Jamais M. Imbert n'a pu faire bon ménage — oh ! entendons-nous — avec la discipline et les règlements, tellement il avait souci de ne pas chagriner ses pensionnaires. Quelle tendresse il avait pour eux ! Oui, M. et Madame Imbert ont bien été le père et la mère, dans ce grand asile, de ces enfants, de ces adolescents, de ces hommes et vieillards qui sont la clientèle de Siloé. Et dans leur paisible retraite, ils sont toujours animés du même esprit. M. Imbert, marcheur infatigable, occupe ses loisirs en allant ici et là pour évangéliser et pour collecter. Et quel collecteur pour la Société centrale, pour le Synode, pour les Missions ! Il a toujours le pied et la langue en mouvement et la main tendue. Qui numbrera les kilomètres faits et les sommes reçues ? Et si M. Imbert, à 79 ans, est un ancien, person-

ne ne peut dire de lui : c'est un vieux ! Ce qui est advenu de Siloé après la démission de ces époux modèles et comment on les a remplacés, c'est ce que nous dirons tout à l'heure.

Mlle Jeanne Lapeyre a eu son jubilé. Il y a 43 ans que, en pleine jeunesse, elle est venue ici et qu'elle y est encore. Les forces physiques sont diminuées ; le moral, la foi, le dévouement sont toujours les mêmes. Combien, devant une tâche si délicate et complexe, se seraient refroidis ou découragés. Mlle Jeanne est toujours debout et vaillante. Nous savons pourquoi. « Vous ne m'avez pas mis à l'épreuve, » disait l'Eternel à son peuple. Or, celui qui met le Seigneur à l'épreuve, c'est-à-dire qui ne cesse de lui demander grâce sur grâce, celui-là est béni, enrichi, fortifié ; le pécheur est sanctifié, le faible devient fort, le petit devient grand, et, dans la vie ordinaire d'ici-bas, dans son humilité, il fait de l'extraordinaire, il réalise des miracles. C'est l'histoire

de notre bien-aimée Directrice d'Eben-Hézer. Sa santé, fortement ébranlée il y a trois ans, s'est consolidée et nous demandons ardemment à Dieu que cela se prolonge bien longtemps encore !

Mlle Thécia Laroche, directrice de la Miséricorde depuis 24 ans, se trouve, elle, bien affaiblie. Elle demande avec instance un successeur. Et quand je parcours son asile, si bien tenu, si ordonné, si propre malgré sa population de gâteuses, je me dis : Où trouver une autre Directrice capable de reprendre la tâche et de la poursuivre dans le même esprit et avec le même zèle ? La somme de travail est parfois écrasante. L'hiver surtout, quand, jour après jour, il faut laver le linge de corps et surtout les draps de lit quotidiennement changés, approprier les dortoirs, habiller les malades, à certaines les faire manger, les surveiller enfin du matin au soir, puis du soir au matin, être prête et sur pied à la moindre alerte, au premier appel...

En songeant à tout cela, je me demande comment notre personnel et nos aides, non-seulement de la Miséricorde, mais encore de la Compassion, d'Eben-Hézer et de Béthel, peuvent y tenir, plusieurs, depuis nombre d'années.

Notre cher Fanal, lui, a dû rendre les armes, c'est-à-dire s'astreindre au repos mais sans quitter la Compassion où, malgré sa grande difficulté à marcher, il a vaillamment fait son devoir. Sans être obligé à rien, il s'oblige encore à quelque chose, quand il le peut. Sa présence nous est douce, — qu'on me pardonne mon égoïsme, mes répétitions —, puisse-t-elle se prolonger !



Ici et là...

Je voudrais me hâter, car par moi-même je connais la mesure d'attention d'un auditeur...

elle est mince. Ce n'est pas ce qui dure qui est long, disait notre cher professeur, M. Pédézert, c'est ce qui est ennuyeux. « Or, ennuyeux, il est facile de l'être... pour les autres. Faites-moi donc crédit, je vous le rendrai

« Avant Août, foi d'animal

« Intérêt et principal. »

disait la cigale à la fourmi.

Moi je vous dis : Dès dimanche prochain, 15 courant, à la belle fête de la Colonie à laquelle son vaillant directeur, M. le pasteur Pénissou nous invite tous et où je tâcherai d'être le modèle des auditeurs, ne regardant pas ma montre pour décourager l'orateur ou distraire mes voisins, et surtout, c'est là parfois le difficile, en ne me laissant pas envelopper par ce doux et perfide sommeil qu'on ne prend sur le fait qu'en se réveillant.

Je vous entraîne donc au cœur de l'œuvre. Ce sont moins les bâtiments avec leur belle

ordonnance et leur tenue irréprochable qu'il faut voir, que nos pensionnaires, nos frères et nos sœurs de tout âge, si dignes de notre vivante et respectueuse affection, car tous sont marqués du sceau de la souffrance. Qui pourrait nombrer toutes les douleurs physiques et morales ici réunies ? En y songeant, nos cœurs s'émeuvent d'une étrange émotion.

La mort, dans ces milieux est donc une bienfaitrice. Ceux qu'elle nous ravit, Dieu les lui reprend, Dieu le réparateur des brèches. Alors, ces êtres incomplets sont créés à nouveau; déshérités naguère de tout, héritiers maintenant du glorieux héritage réservé aux élus ! Nous nous réjouissons donc quand, pour l'un de nos malades ou de nos infirmes ou de nos idiots, l'heure du rappel a sonné. Mais la mort nous est cruelle quand c'est dans notre personnel qu'elle choisit ses victimes. Et cela fut quand Mlle Rachel Bonnet, institutrice à la Famille depuis douze ans, nous fut

enlevée le 20 Septembre dernier. Elle avait lutté jusqu'à la dernière limite de ses forces. Quelle épreuve quand elle se vit obligée de songer à elle seule, alors qu'elle n'avait toujours vécu que pour les autres ! Nos enfants avaient une affection spéciale pour leur maîtresse, un ange de douceur et de patience, à vrai dire, si bien douée pour sa mission et tous ses dons naturels rehaussés par une piété aussi aimable que profonde. Un repos complet et un changement d'air étaient tout indiqués. Madame et Mlles Clerc de Neuchâtel la reçurent à leur foyer. Mlle Fanny Clerc avait été notre collaboratrice volontaire à la Famille, pendant deux ou trois ans et ainsi elles s'était liée avec Mlle Bonnet d'une tendre amitié effective et agissante au jour du malheur. Quand l'air de la montagne fut trop vif, notre chère malade alla passer l'hiver à l'Asile Evangélique de Nice, puis elle nous revint, hélas ! plus faible qu'à son départ. Nous l'installâmes, seule, dans la belle infirmerie de la Retraite

où la Directrice, Madame Mignot, l'a soignée comme son enfant. Au surplus, Mlle Clère directrice de la Famille et son personnel s'ingéniaient à entourer notre sœur d'attentions délicates. Nos jeunes filles venaient aussi de temps en temps, sous son balcon, chanter leurs plus beaux cantiques et la malade écoutait, émue et recueillie, laissant couler doucement ses larmes. Son frère, notre cher collègue, était là, près d'elle, au moment suprême. Elle s'est endormie, doucement, entourée d'affection, reconnaissante, résignée et confiante.



La Famille

Le nombre de nos pensionnaires de 80 est descendu à 70. Ce n'est pas un mal, les grands orphelinats sont appelés à disparaître pour être remplacés par les « Petites Familles, » et c'est un bien. Madame Henri Mallet est l'inspi-

ratrice de cette œuvre non pas nouvelle mais transformée et les résultats constatés sont des plus encourageants.

Telle quelle notre « grande Famille » me paraît avoir encore devant elle un certain avenir. Elle n'a pas démérité et cette année doit être marquée, pour elle, d'un caillou blanc.

D'abord tout notre personnel est bien uni et cette harmonie a une répercussion bienfaisante sur les enfants, divisés en grandes, moyennes et petites. Les grandes sont la minorité, mais une minorité qui fait la loi. Les petites regardent à elles, souvent, hélas ! moins pour imiter leurs qualités, que leurs contraires, que certains tics ou manière d'être transmis de génération en génération, difficiles par conséquent à faire disparaître. Etre grande ! approcher des 18 ans ! les encaisser ! Ah ! C'est alors le moment de partir, pourvue d'un bon trousseau et d'une bonne place ! C'est le rêve, non toujours adéquat à la réalité. Cependant ne nous plai-

gnons pas, car cette année nous avons réussi à bien caser nos enfants, même nous n'avons pu répondre, avec regrets, à toutes les demandes que nous avons reçues. Une fois parties, nos enfants voient la Famille sous un autre angle que lorsqu'elles y étaient. C'est bien humain. On regarde au passé avec attendrissement. Ah ! si l'on avait su ! Et nous recevons d'elles des lettres où la reconnaissance tient une large place. Ecoutez ce fragment de lettre d'une de nos anciennes, mariée, mère de famille, courageuse en face d'une lourde tâche avec des ressources plus que modestes, mais ne se plaignant pas.

« Si vous avez quelquefois des nouvelles de J. D. veuillez avoir la bonté de lui envoyer mes amitiés, avec le regret qu'elle ne soit pas restée plus longtemps à L., car c'était un plaisir pour moi d'aller la voir et de parler de Laforce avec elle et de tous ceux que j'y ai connus. Parler de Laforce auquel je pense si sou-

vent, que j'aime tant, que je voudrais tant revoir ! c'est là le plus grand de mes désirs et j'espère qu'un jour, Dieu me donnera de réaliser mon désir, car revoir Laforce, revoir les Asiles et surtout la Famille est toujours mon idée fixe et je suis folle d'y penser si souvent. Mais il me semble qu'à Laforce tout le monde y est meilleur car ici, à part deux ou trois voisins, les autres sont tout à fait indifférents. Et voilà pourquoi je voudrais tant revoir Laforce, pour me retrouver dans un milieu chrétien...»

Voici un autre extrait de lettre, bien émouvant. M. T, sans place, a retrouvé E. M. dans une salle d'hôpital à Paris, elle la visite, la console et, prenant sur son strict nécessaire, lui procure quelques douceurs : « ... Lors de ma convalescence à Neuilly, une demoiselle visitant les hôpitaux demanda à la Directrice s'il ne se trouvait pas parmi nous une jeune fille de la Famille connaissant E. M. De suite je me présentais et m'informais de la salle où

E. se trouvait. J'y fus pour la première fois, le Dimanche 2 Février. Vous dire sa joie en me voyant est impossible. Pour moi l'entrevue fut fort pénible tellement je la trouvais changée et malade. Je revins la voir fidèlement, Jeudis et Dimanches car je me suis trouvée sans travail depuis le 6 Février jusqu'au 17 Mars.

« Chaque fois j'apportais à notre chère malade ce qui pourrait lui faire plaisir, surtout des fleurs ce qui lui rappelait tant son petit jardin à la Famille. Le 27 Mars, étant sa fête, je lui envoyai pour qu'elle l'eût le matin, de bonne heure, une belle gravure et une bonne et longue lettre. Je vins la voir ensuite et lui portai un petit ouvrage fait de mes mains qui lui fit grand plaisir. Elle me montra la belle gravure que vous lui aviez envoyée et, avec un geste d'amour, un sourire illuminant sa pauvre et douce figure, elle me dit : « Combien M. et Madame Rayroux sont bons pour moi. Oh ! si Madame Rayroux savait la joie qu'elle me pro-

cure par cette belle gravure aux paroles si consolantes surtout par sa bonne lettre d'affection qui me fait tant de bien au milieu de mes tristes souffrances ! » Elle me montra aussi l'argent que vous lui aviez envoyé et dont elle avait tant besoin. Moi, je ne pouvais guère lui en donner étant sans travail, mais, si petite était mon offrande, elle en fut toujours touchée et reconnaissante. Elle me montra encore vos bonnes lettres qui me faisaient à moi aussi, beaucoup de bien, ainsi qu'un livre de l'Ecriture Sainte envoyé par M^{lle} Clère avec une affectueuse lettre. Je tâchais, chaque fois, de lui parler de son départ pour le ciel, sans avoir l'air de la trouver si malade. Mais elle me dit la première fois : « Non, je ne me crois pas si mal que l'on suppose. » Quinze jours plus tard elle me dit : « Vois-tu, je suis perdue, je le sens ; jamais plus je ne recouvrerai la santé. » Oui notre chère E., se sentant mourir, acceptait avec joie le salut et le pardon de Jésus.

Sa fin que l'on me raconta, fut très douce, sans souffrance aiguë. Le Dimanche d'après, ne sachant rien, j'avais acheté un beau bouquet de lilas rouge et blanc et je me réjouissais par avance de sa joie en recevant ces fleurs printanières. J'entre dans la salle, je regarde son lit. Oh! se peut-il? une figure étrangère m'apparaît, un soupçon aigu traversa mon cerveau. Mais, me dis-je, erreur, on n'a fait que la changer de lit ce qui arrive souvent dans ces hôpitaux. Je m'approche et avant même que j'eusse ouvert la bouche je m'entends dire : « Elle est morte! » Je ne sais ce qui de si douloureux me traversa le cœur mais quand je revins à moi, ce ne fut que dans un sanglot que je fis comprendre à ceux qui m'entouraient, ce que je souffrais... »

Mlle Clère, en dehors de sa tâche ordinaire, a une correspondance étendue et bénie avec nos anciennes élèves. Voici ce que l'une d'elles lui écrivait, il y a un mois environ, à la suite d'une grave maladie soignée aussi à l'hôpital :

«... Je pensais alors dans ces longues journées à bien des choses, à la Famille, à ses joies, à sa sécurité. Comme on y est bien, en comparaison de ce monde si brillant de loin si triste en réalité !

« Tandis que je n'entendais autour de moi que cris de souffrance, je pensais à ces petites fêtes si gaies de la Famille et aux joyeux éclats de rire dans la lingerie et dans l'étude ; et le matin, à l'heure du culte, je me représentais ces prières montant vers Dieu pour toutes les anciennes enfants et je me sentais moins seule ! »

L'hiver dernier, à Saint-Germain-en-Laye, en descendant de chaire, je fus entouré de cinq de nos jeunes filles, toutes placées à Paris ou dans la banlieue. Nous nous sommes réfugiés chez mon frère et là, pendant une heure, nous avons causé et de quoi ? de la Famille, des unes et des autres du temps passé, du désir de revoir ce cher Laforce. En nous séparant,

chacune me remit une pièce de cinq francs. A côté de soucis et de chagrins inévitables nous avons donc nos joies et des encouragements. Non, le travail fait au nom du Seigneur n'est pas vain et, en dépit des apparences ou même de faits regrettables, il faut redoubler de zèle et espérer.

Et si je dis encore : Vivent et prospèrent les « Petites Familles ! » j'ajoute : Laissez-nous notre grande Famille, c'est quand la possibilité d'une séparation surgit qu'on sent combien cela serait dur, parce que tous les frottements de la vie commune sont oubliés et que seul reste l'amour.



A Béthesda

Ici, nos pensionnaires, à part de peu fréquentes exceptions, prennent racine. Nous en rencontrons qui sont hospitalisées depuis 25

ans, 30 ans, 44 ans. C'étaient alors des fillettes blondes ou brunes, aujourd'hui les cheveux sont blancs, les infirmités se sont aggravées, le moment du départ approche. Notre doyenne a 92 ans. Elle a eu cet hiver une légère congestion. Comment cela vous est-il arrivé ? lui demandai-je. Et, avec sa vivacité marseillaise, elle me répondit : « Comment ? Je le sais, moi ? J'avais bien déjeûné, je m'en allais, lorsque ma jambe gauche vire, vire et paf, je tombis. » A mon exhortation de veiller et de prier elle répliqua : « Je vous dis que je veux arriver à cent ans ! » Depuis lors, après s'être remise, la pauvre femme a dû être, à nouveau, transportée à l'infirmerie. Elle y est depuis quatre mois. Elle s'affaiblit peu à peu, mais sans souffrir. Ses yeux se mouillent de larmes quand nous l'exhortons et prions avec elle et pour elle. Elle ne parle plus de son centenaire. Elle est résignée. Oui, à Dieu le commandement, à nous l'obéissance dans une soumission filiale.

Puisque nous sommes avec les originaux, permettez-moi de vous présenter Adélaïde ; elle frise la soixantaine et il y a 41 ans qu'elle est à Béthesda. « Oui, me dit-elle, moi, je travaille toujours (et c'est vrai) quand même je suis une vieille ganache. C'est les vieux qui travaillent le plus, hein ? M. Rayroux ? » Je n'y contredis pas, mais aux jeunes, par leur zèle et leur activité, à donner un démenti et loin d'être jaloux, nous applaudirons.

Après la vieille garde, la jeune garde. C'est la petite Marie, récemment arrivée, très drôle dans ses allures et ses réparties. La Directrice entrant dans la lingerie où l'animation dépassait les bornes, impose silence. Marie de joindre ses menottes et de crier : « Oh ! Oh ! la marmite bout ! »

La partie la plus pénible de la tâche, m'écrit Mlle Roger, est celle de l'infirmerie. Nous y avons eu 3.522 journées de malades et, dans ce nombre ne sont pas comptées celles passées

au lit dans les loges et dans les dortoirs. Elle me signale aussi la guérison de G., après une sérieuse et habile opération faite par notre ami, M. le docteur Eugène Monod. Nous sommes heureux de lui exprimer ici, en public, toute notre reconnaissance. Et nous ne pouvons pas oublier non plus MM. les docteurs Barraud et Cayla de Bergerac, Planteau de Lamonzie, toujours prêts à nous venir en aide en cas de besoin et au premier signe.

*
* *

Le Repos et la Retraite

Le Repos se signale par sa tranquillité. La Retraite n'est plus seulement pour les vieilles servantes, il y a quelques personnes d'une autre condition, ce qui n'empêche pas que nos plus humbles sont parfois les meilleures par les services qu'elles rendent. La fraternité, dans cet asile, s'enrhume, se grippe

quelquefois ; et St-Paul pourrait leur écrire comme autrefois aux Philippiens : « J'invite Evodie ainsi que Syntiche à être en bonne intelligence, dans le Seigneur. » Et Calvin, expliquant cette parole, écrit : « Il appert par le tesmoignage de saint Paul, que c'estoyent femmes fort sages... Mais c'estait une chose grandement requise et nécessaire qu'elles fussent d'un consentement ; et, au contraire, qu'il y gisoit grand danger si elles étaient en discord... Car toute conspiration sera toujours maudite hors le Seigneur ; et, d'autre part, il n'y a rien si disjoint qui ne doive être rassemblé en Christ. »

Nos deux asiles du Repos et de la Retraite, comme Béthesda, sont au complet ; nos Directrices, Mesdames Rodet et Mignot, poursuivent leur tâche avec fidélité et dévouement.

J'oubliais un fait assez curieux que me rappelle Mme Mignot.

Mlle D., depuis dix ans à la Retraite, sans

aucune ressource personnelle, a reçu d'un notaire un avis lui annonçant un joli héritage. C'était pour elle la vie aisée et indépendante, depuis longtemps souhaitée. Mais la joie a été si vive qu'elle a provoqué une congestion cérébrale et Mlle D. est morte trois jours après, sans avoir repris connaissance.



Siloé, Béthel et La Compassion

Nous quittons le coteau pour descendre au bourg d'Abren faire une rapide visite à Siloé, à Béthel et à la Compassion.

Ces trois asiles sont maintenant sous une seule Direction. Le Conseil a choisi pour cette lourde tâche M. et Madame P. Bosc, d'anciennes connaissances, de vieux amis pour nous, puisque M. Bosc pendant 25 ans a été instituteur à Siloé et depuis neuf ans, aidé de Madame Bosc directeur de Béthel. Ce n'est

qu'après de pressantes instances de la part du Conseil d'administration que M. et Madame Bosc ont répondu affirmativement.

Nous nous sommes d'abord occupés des bâtiments. Siloé du haut en bas a été presque remis à neuf. Ce qui restait des vieilles dépendances où se trouvaient l'écurie, la grange et la remise, adossé à notre annexe de Siloé du côté de l'Ouest et à Béthel du côté de l'Est, a été démoli. Sur l'emplacement nous avons élevé un corps de logis, pour centraliser divers services ; en particulier il n'y aura qu'une seule cuisine commune aux trois asiles. C'est actuellement une grosse dépense de plus, mais dont la conséquence future sera une sérieuse économie.

La grange, l'écurie, la remise ont été rebâties assez loin des maisons d'habitation pour que celles-ci ne soient pas incommodées par les mauvaises odeurs.

Maintenant que toutes ces réparations sont achevées ou à peu près, nous trouvons que

l'aspect de nos asiles de garçons est plus gai et que pour la tenue, l'hygiène ils peuvent rivaliser avec nos Asiles du Haut.

Nos deux ateliers de vannerie et de poches sont en pleine activité. La vannerie, surtout, prend un développement réjouissant. Nous avons aussi reconstitué notre Ecole. Un élève de l'Ecole modèle de Mens, M. Vasserot la dirige.

Monsieur et Madame Bosc ont franchi l'étape la plus difficile et la plus délicate. Il y a bien quelques rouages qui grincent parfois mais en général, la machine est bien montée et son fonctionnement, satisfaisant. Puisse ici se réaliser la devise de bien en mieux et de mieux en mieux.

Et maintenant je puise à pleine plume dans le compte rendu de M. Bosc. Il signale le renvoi de deux pensionnaires impossibles par leur caractère et dangereux par leurs brutalités ; puis le départ de deux autres, deux époux prosély-

tes ; le mari de bonne santé mais d'esprit faible, la femme, percluse de douleurs mais non de volonté. C'est elle qui faisait marcher son homme, malgré la recommandation apostolique : « Femmes soyez soumises à vos maris. » Elle a si bien fait, que leur départ, malgré nos avis, j'allais dire nos supplications, a été résolu et s'est effectué tout à rebours de ce qu'ils nous avaient dit. On les attendait chez une sœur, avec une douce impatience et trois jours après leur départ ils étaient à Bergerac à 12 kilomètres de Siloé. La femme dans une sorte de brouette poussée par le bienveillant mari, transformé en cheval de fiacre, tous deux mendiant et faisant une belle réclame pour les Asiles ! On peut semer le bien et récolter du chiendent. Ces deux excellents époux en sont la démonstration.

A côté de ce fait et comme contraste réjouissant voilà une lettre dont je respecte le texte mais non pas l'orthographe. Elle nous vient

d'un ancien pensionnaire de Siloé qui soupirait après son indépendance. « Quelle ingratitude, n'est-il pas vrai, cher Monsieur, après être venu vous serrer la main avant de quitter Laforce et vous avoir promis de vous écrire, ce que je n'ai pas fait jusqu'à ce jour.

« Car cher Monsieur, je vous dirai que j'ai eu beaucoup de revers jusqu'à ce jour. Lorsque je partis de Laforce je me dirigeai vers Alais où une place m'avait été promise, mais la promesse n'a pas tenu, et mon grand-père n'ayant pas les moyens de me garder, je suis parti.

« Je suis venu à Montpellier et Dieu a bien voulu me faire la grâce de me rencontrer avec mon cousin qui m'a emmené chez lui et où je serai pendant trois ans. Enfin, cher Monsieur, si c'était un effet de votre bonté de bien vouloir me faire *cado* de la *fotographie* des Asiles ce serait le plus grand cadeau que je pourrais recevoir. Lorsque j'étais à Laforce je me plai-

gnais, et sans raison, et j'avais tort, car la vie de Laforce a été pour moi une vie qui ne reviendra jamais. Mais la jeunesse, c'est la jeunesse et les jeunes veulent voir ce qu'ont vu les vieux. Eh bien, ils le verront, ils verront la joie en un mois mais ils verront plus de tristesse que de joie.»

Après nous avoir quittés, nos jeunes gens de Siloé et de Béthel comme nos jeunes filles de la Famille et de Béthesda jettent en arrière sur nos asiles le regard du regret tardif et impuissant, inutile aussi, car lorsque nous racontons à nos enfants ces expériences de leurs aînés, cela ne porte pas, cela ne change rien, tellement l'expérience est strictement personnelle.

M. Bosc marque divers faits que je voudrais vous transmettre, n'était la crainte de durer et d'être trouvé long.

M. et Madame Bosc se sont mis à l'œuvre avec un courage, une énergie, un entrain qui

ont abouti à de visibles et jouissants résultats. « Il est bien difficile de bien diriger, me dit M. Bosc, à la satisfaction générale, des maisons où il y a des éléments si divers, des caractères si opposés, des âges si différents. Nous avons reçu le même jour un enfant de six ans et un vieillard de 88 ans, les deux extrêmes de la vie, l'entrée et la sortie. »

Chers Directeur et Directrices de nos Asiles et Vous tous, nos aides et nos collaborateurs, ne vous découragez pas. Le Président de notre Conseil d'Administration ne cesse de nous dire que l'Œuvre de John Bost est une œuvre qui émeut le cœur de tous ceux qui les visitent, c'est vrai. Pourquoi ? parce que c'est l'amour chrétien, une sympathie divine qui ont été les inspirateurs de celui qui les a créés. Il faut que nous aussi, de plus en plus, dans notre tâche, si modeste soit-elle, nous mettions comme apport, non seulement notre intelligence nos forces physiques, mais notre cœur, notre

cœur tout entier. Réchauffés, nous par le grand amour de Dieu et de Jésus-Christ, nous réchaufferons tous les membres de notre grande famille ; nous ne pouvons guérir ce qui est incurable, mais nous pouvons consoler et par cela même adoucir la souffrance ; nous pouvons aimer et par cela même, dans ces vies si dépouillées, si monotones, introduire un rayon de joie et d'espérance. Cela nous le pouvons, cela nous le devons, que ce soit dans ces sentiments que nous reprenions et poursuivions chacun notre ministère, c'est-à-dire notre service !

RAPPORT MÉDICAL

Le chiffre des décès (17) a été relativement faible, cette année, et il faut remonter jusqu'en 1888 pour le retrouver. A ce moment, il n'y avait que 485 pensionnaires au lieu de 557 : la proportion était donc plus forte. Pour trouver la même proportion il faudrait remonter jusqu'en 1883-84 avec 13 décès sur 444 pensionnaires.

C'est sur cette note encourageante que commençait mon rapport médical annuel : j'ajoutais qu'aucun accident digne d'être signalé ne s'était produit cette année, quand la catastrophe de Béthesda, suivie de la mort presque foudroyante d'une de nos meilleures aides, est venue singulièrement assombrir cette affirmation optimiste, comme elle assombrit du reste la fête tout entière.

Sur ces 17 décès, 6 se sont produits aux

Asiles de la plaine, 11 aux Asiles du coteau. Il faut ajouter, à ces derniers, ceux de Mlle Elisa Barthe, à Béthesda et de Césarine Ollivier, pensionnaire des Asiles depuis 24 ans. — Les affections qui les ont causés sont par ordre de fréquence :

Tuberculose pulmonaire.....	3
Sénilité vraie.....	3
Sénilité précoce.....	2
Epilepsie, état de mal.....	2
Grippe typhoïde.....	2
Pustule maligne.....	1
Abcès du foie.....	1
Obstruction intestinale.....	1
Ostéomyélite	1
Insuffisance mitrale	1

Le mois le plus chargé a été mars avec 4 décès ; 2 en mai, octobre, novembre et décembre ; 1 en juillet, août, septembre et février ; point en juin et janvier.

Nous avons eu cette année 4 opérations, dont 2 se sont faites à Bergerac dans le service du docteur Cayla, et 2 dans notre salle d'opération de Béthesda. — Nos quatre malades sont sur pied.

En fait d'affections peu communes, signalons un abcès du foie et un cas de pustule maligne, ayant tous les deux été suivis de mort.

*
* *

Le chiffre total de nos dépenses, pour le service de santé s'est élevé à 8,439 fr. 95 — ne s'écartant que fort peu de notre dépense de l'an dernier et représentant à peu près le trentième de la dépense générale.

Le nombre de nos grands malades augmente toujours : nous avons eu des frais extraordinaires (frais d'hôpital à Bergerac, frais d'opérations à Béthesda, etc.) Les économies réalisées sur le chapitre pharmacie proprement dite, nous ont permis de ne pas dépasser sensiblement notre chiffre moyen.

Pour être tout à fait honnête, il faut reconnaître que certaines dépenses dont nos malades ont directement profité ne figurent pas à notre compte particulier. La possibilité de faire prendre à nos pensionnaires âgés plus de lait que l'an dernier, le fait, dans les cas très nombreux où la viande est difficilement supportée, de prescrire des œufs, nous ont certainement évité des dépenses de pharmacie. Grâce à cette dépense supplémentaire en œufs et en lait, nous avons pu, sans augmenter la quantité de viande soigner un effectif plus nombreux. C'est le cas de la Retraite, où le nombre des grands infirmes augmente toujours.

A l'autre bout du coteau le nouveau jardin potager de Béthesda a augmenté nos ressources en fruits et en légumes ; le puits d'eau potable fonctionne très régulièrement depuis novembre dernier. Il en est résulté une amélioration très nette de l'état sanitaire qui

pourrait se traduire en chiffres. Au double point de vue médical et hygiénique, que dans nos Asiles il est impossible de séparer, nous ne pouvons pas être assez reconnaissants de ces deux bienfaits du Conseil.

La question du lait et des légumes frais ou des fruits dans l'alimentation des pensionnaires mérite toute la sollicitude que le Conseil lui accorde. C'est dans cet ordre d'idées qu'il nous sera possible de réaliser des économies dans la consommation de la viande. Les Asiles se tiendront dans le courant scientifique actuel au point de vue de la thérapeutique *alimentaire*: c'est la plus importante pour nos diverses catégories de pensionnaires, (enfants, dégénérés de tous les degrés, nerveux de toutes les catégories, infirmes ou personnes âgées). Je laisse de côté les notes particulières pour chaque Asile, les détails techniques, les modifications soumises à l'examen du Conseil, tous détails sans intérêt immédiat pour le public bien qu'ils en aient un très-sérieux pour les Asiles.

Nos ateliers fonctionnent régulièrement. A la vannerie nous avons recueilli cette année 700 kilos d'osier poussé sur notre oseraie ; la dite oseraie sera l'an prochain en plein rapport et nous avons autant de travail qu'on en peut faire. — Aux poches nous avons changé la façon pour nous mettre à la mode du jour : nous les faisons toutes au moule. Nous faisons maintenant, sur demande, la poche imprimée au nom du client. — Une nouveauté qui nous gagne du temps c'est de recevoir le papier tout coupé pour les différentes dimensions de sacs. Nos débouchés et notre clientèle augmentent.

Le mouvement d'abstinence totale suit son cours ; de la part du Comité national je présente à M. Rayroux l'expression de notre gratitude pour son sympathique et bienveillant concours. Nos quarantes sont devenus cinquante et quelques, presque tous ayant signé pour un an. Nous sommes organisés en section régu-

lière de la Croix bleue et comptons plusieurs membres en dehors des Asiles. Plus que jamais nous sommes persuadés de l'importance énorme pour le plus grand nombre de nos pensionnaires de la proscription absolue de boissons fermentées à quelque dose que ce soit. Nous nous efforçons par tous les moyens possibles de faire pénétrer cette persuasion dans l'esprit de ceux ou de celles dont la santé nous est confiée.

Une conviction raisonnée, basée sur l'expérience personnelle est plus forte qu'un règlement. Basée sur la conscience, elle devient irrésistible. L'instinct de solidarité en s'éveillant fait de victimes directes ou indirectes du fléau des combattants résolus. Seul, le Maître sait leurs noms, et seul aussi, bien souvent, Il saura ce qu'a produit la fidélité silencieuse de tel ou telle de nos malades.

Dr J. MORIN

Dons Anonymes

Castres: Anonyme.....	20	»
id id	20	»
New-York: Une Française, 2 dollards	10	»
Paris: Anonyme.....	3000	»
id id	1000	»
id Pour vos malheureux, deux envois.....	150	»
Pau: Pour vos malheureux.....	100	»
Un protestant poitevin : divers envois: au 30 Avril 1902.....	42	»

Envois

- 1^o de livres, feuilles religieuses, journaux illustrés : Madame Penchinat, Nîmes. Madame Edmond Peugeot de Belchamps.
- 2^o de linge, vêtements: Madame J. Coste de Hollande, chemises, Mademoiselle Goulden de Sedan, douze douzaines de chemises. Madame Onésime Reclus de Ste-Foy-la-Grande, vêtements usagés.

Livres, journaux illustrés, vêtements, linge, tout nous est utile et nous remercions encore nos donateurs et donatrices.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1901 au 30 Avril 1902

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE (1) des Pensionnaires	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille.....	71	6	5	8	"
Béthesda.....	129	12	9	10	3
Eben-Hézer.....	65	15	11	9	2
Siloé.....	90	21	14	5	4
Béthel.....	42	9	5	4	1
La Compassion....	31	3	3	»	1
Le Repos.....	28	4	3	»	2
La Retraite.....	41	9	4	1	2
La Miséricorde....	34	2	10	"	2
TOTAUX....	551	81	64	37	17

(1) Voici, sur la demande qui nous en a été faite, le nombre de nos pensionnaires suisses : Canton de Neuchâtel, 16. — Canton de Vaud, 4. — Canton de Genève, 20. — Canton de Berne, 3. — Total : 43.

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Mai 1901

RECETTES

Actif au 30 avril 1901.....	4.773	32
Pensions	73.801	80
Dons	67.316	05
Dons spéciaux des jours.....	35.143	85
Collectes et Ventes	42.082	55
Rentes et Revenus divers	45.641	12
Rente des jours capitalisés.....	5.760	
Pour constructions à Bethel et réparations à Siloé.....	28.000	
Total des Recettes.....	302.518	62

Le Trésorier Comptable,

A. LAFARELLE

Après vérification, nous avons trouvé la situation
conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

J. GUER.

T DES DÉPENSES

u 30 Avril 1902

DÉPENSES

Nourriture	117.842	58
Vêtements.....	45.500	50
Lingerie et Mercerie	7.685	25
Blanchissage	5.640	»
Eclairage et combustible	13.493	35
Meubles et ustensiles	15.765	65
Service de santé.....	8.439	95
Bureau et correspondance	862	75
Rapport et Imprimés	1.080	»
Bibliothèque, abonn. classes.....	884	35
Frais de voyages.....	1.310	55
Chevaux et voitures.....	2.632	90
Impôts et assurances	4.501	30
Réparations des immeubles	16.761	55
Rémunération du personnel	43.497	15
Frais de réception.....	2.000	,
Caisse de Retraite	1.500	»
Dépenses diverses	3.503	69
Total des dépenses ordinaires..	262.901	49

Dépenses extraordinaires.

Distribution des eaux (solde)	3.850	30
Achat de terrain.....	3.400	»
Agrandissement de Béthel et Siloé.....	25.654	»
Excédent au 30 avril 1902	6.712	90
Somme égale aux Recettes	302.518	69

SITUATION FINANCIÈRE

Nous avons clôturé nos comptes le 30 Avril dernier avec une encaisse de 6712 frs 90. Les recettes se sont élevées à 302. 518 frs 69. Les dépenses ordinaires à 262. 901 frs 49. Les dépenses extraordinaires pour le solde de la distribution des eaux, un achat de terrain depuis longtemps désiré et l'agrandissement de Béthel et de Siloé à 32. 904 frs 30.

Nous avions au 1^{er} Mai dans les neuf Asiles 551 pensionnaires. La dépense annuelle pour chaque pensionnaire a donc été 477 frs 13 et journalière de 1 fr 30. Nous rappelons que dans cette dépense journalière individuelle de 1 fr 30 sont compris la nourriture, les vêtements, la chaussure, l'éclairage, le blanchissage, le service médical, le salaire de tout le personnel, les impôts, l'entretien des immeubles, etc. La dépense quotidienne générale a été de 720 frs 15.

Faits divers

Nous sommes jaloux, notre vie étant monotone comme un long discours dont on espère toujours le dernier mot sans le voir arriver, d'y jeter le grain de sel de l'imprévu. En été, promenades à la campagne avec repas sur l'herbe, à l'ombre des grands arbres. En hiver, quelques soirées où les chants et les récitations s'entremêlent ; aux grandes fêtes, une régalaude ; à Noël, l'arbre de tradition. Quelques amis ne manquent jamais pour illustrer cet arbre d'envoyer des masses de bonnes choses ; M. et Mlle J. G. des caisses de chocolat ; M. Henri Couve et Madame Léo Domenget, des oranges. De Montbéliard, Mesdames Bouthenot-Peuget et Mettetal, Mlle A. Siébert, Directrice de l'école supérieure, ses professeurs et les élèves, des caisses remplies de poupées, de jouets et d'objets de toutes sortes. Je n'ai qu'un regret, celui de l'absence de ces amis à

l'heure de la distribution pour qu'ils soient témoins du bonheur de leurs obligés.



M. Henry Bost, fidèle à ses traditions de famille, a prêté son concours à notre dévouée Mlle Sarradet pour préparer les chants de notre fête. Nous le remercions, *toto corde*, ainsi que le chœur de l'Eglise nationale pour l'audition du beau Psaume 137, magistralement mis en musique par M. le Pasteur Elisée Bost.

Un mot spécial de reconnaissance pour Mlles Lucie Valade et Aline Coutou qui chaque semaine, donnent une leçon de chant à Siloé, à Béthelet à Eben-Hézer.



N'oublions pas aussi toutes nos Sociétés Adolphe de Suisse et de France. Hélas ! plusieurs ont vu diminuer leurs recettes ! Au lieu de se plaindre ou de se décourager, il faut redoubler de prières. Dieu les entendra. Vous

agirez ensuite, chères collectrices, et Lui, il ouvrira les cœurs et la joie remplacera les trop justes critiques d'aujourd'hui.

Etre collecteur n'est pas une situation recherchée ou enviée. Non. Mais à tout prendre n'est-elle pas une faveur ? Etre l'avocat des petits, des oubliés, des malheureux de toutes catégories, faire la guerre à l'égoïsme, le poursuivre dans ses derniers retranchements et, parfois, remporter la victoire ! Vue sous cet angle combien belle est la tâche, si délicate et complexe qu'elle soit, et quels encouragements Dieu donne à qui se dévoue pour suivre Jésus et marcher sur ses traces vaillamment et avec persévérance ! « Il allait de lieu en lieu sans se lasser, pour faire le bien. » Le 25 Janvier 1902 j'étais à Sedan et voici le billet que je reçus d'une fillette et transcris en entier malgré qu'il parle en bien de votre serviteur. « Permettez-moi de vous offrir, pour les incurables de Laforce dont vous prenez si

soin, cette petite somme qui est tout ce que renferme ma tirelire. Vous m'avez touchée ce matin en parlant si bien de vos pauvres malades auxquels vous communiquez autant qu'à nous votre foi si profonde. Je regrette beaucoup de ne pouvoir faire plus, mais c'est avec grand cœur que je vous donne tout ce que je possède.

SIMONE B..»

A vous, amis, de tirer de ce fait, une conclusion personnelle.

CONCLUSION

Elle est, hélas ! semblable au début de ce rapport. Je disais : parlons d'abord de nos deuils ; disons combien nous les aimons et sommes affaiblis par le départ de nos chers disparus, rendons à leur mémoire un pieux hommage. Nous pensions close cette longue théorie funèbre qui a passé devant nous.

Et voici deux nouveaux deuils, coup sur coup, qui nous frappent en plein cœur.

Samedi dernier, 7 juin, nous apprenions la mort de M. le pasteur Roger Hollard, membre de notre Conseil d'Administration. D'autres raconteront la vie de ce frère, son ministère fécond, la grande et juste influence qu'il exerçait, dépassant de bien loin les frontières de son Eglise. Des frontières, il n'y en a pas pour le chrétien, car son Maître étendait les bras pour serrer sur son cœur, dans une suprême étreinte, l'humanité tout entière, et le disciple doit être comme le Maître. Ainsi était le pasteur Roger Hollard. Autant d'autres aiment à se faire valoir, n'ayant en réalité qu'une bonne et honnête mesure de médiocrité, autant notre frère, malgré sa distinction et ses talents, s'enfermait dans l'humilité. Maintenant on pourra parler ou écrire sans crainte de l'offusquer ou de le contrister. Il était des nôtres. Il nous aimait. Quand il apparaissait avec sa bonne grâce naturelle, son noble visage toujours éclairé comme d'un rayon du Ciel, tous

les cœurs volaient vers lui ; il était comme un aimant irrésistible et on ne résistait pas au charme qu'il exerçait à son insu. Nous le pleurons et nous pleurons avec ses enfants et tous les membres de sa famille.

Le même jour, à Béthesda, nous voyions mourir, d'une mort tragique, Elisa Barthe, notre fidèle et inlassable collaboratrice depuis 12 ans, dans ce vaste asile. Ses vêtements ont pris feu au contact d'un réchaud. Malgré la promptitude des secours, nous n'avons pu la sauver. Après quelques heures d'atroces souffrances est survenue une accalmie. Doucement, paisiblement, sans agonie ni secousse, elle a rendu son âme à Dieu. Inutile de dire combien tous nous avons été bouleversés et brisés. Mais tout est bien pour elle, sinon pour nous. L'Évangile ne supprime pas la souffrance mais il la sanctifie. Donc nous souffrons, nous ne murmurons pas. Nous sentons que cette épreuve ne sera inutile, ni à nos pen-

sionnaires, ni à notre Directrice, Mlle Roger, ni à ses aides, ni surtout à Laure Lassieur, l'amie de cœur d'Elisa Barthe. Nous reprendrons notre tâche et la poursuivrons d'autant mieux que nous aurons été plus rapprochés de notre Père Céleste. « Lorsque le Seigneur afflige, il a compassion, selon sa grande miséricorde ; car ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfants des hommes. » (Lam., III, 32, 33.)

« N'abandonnez donc pas votre confiance qui aura une grande rémunération, car vous avez besoin de patience, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu vous remportiez l'effet de la promesse. Encore un peu de temps et Celui qui doit venir viendra. Il ne tardera point. » (Hébreux, X, 35, 36.)

Votre affectionné,
E. RAYROUX

Lu et approuvé en Conseil d'Administration dans la séance
du 11 Juin 1902.

LES DONs ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS:

FRANCE

A *Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur E. RAYROUX,
directeur général des Asiles.

A *Paris*, par MM. MALLET FRÈRES & C^o, banquiers,
37, rue d'Anjou.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » ET LES BIENFAITEURS CI-APRÈS :

A *Paris*, chez M^{me} ROY-MIRABAUD, 22, place Malesherbes.

A *Alais*, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.

A *Bordeaux*, chez M^{lle} Marie Hovy, 63, rue de la Course.

A *Ganges*, chez MM. les pasteurs.

A *La Rochelle*, chez MM. les pasteurs de VISME et
SOULIER.

A *Lyon*, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 20, avenue de
Noailles.

A *Montauban*, chez M. le professeur A. WESTPHAL.

A *Marseille*, chez M^{me} MOULINE, 15, rue Grignan, et
M^{me} THRAËN-JAUGE, 29, rue de la Douane, Mal-
mousque-Marseille.

A *Mazamet*, chez M^{mes} ROUVIÈRE-HOULÈS, et E. RIVES.

A *Montpellier*, chez M^{me} TISSIÉ-SARRUS.

A *Nîmes*, chez M. le pasteur BABUT, 1 rue Bourdaloue.

A *Pau*, chez M^{lle} L. CADIER et M^{me} G. MALAN.

- A *Salies-de-Béarn*, chez M^{lles} BOST.
- A *Orthez*, chez MM. les p^{rs} ROTH, BALFET et MONNIER.
- A *Annonay*, chez M^{lle} Berthe BRIANÇON (Société de Bienfaisance).
- A *Cannes*, chez MM. les pasteurs et chez M^{lle} DÉONNA, Villa Florida.
- A *Castres*, chez M^{me} BOUFFÉ.
- Au *Hâvre*, chez M. le past. AMPHOUX, 21 r. Escarpée.
- A *Menton*, chez M. le pasteur DELAPIÈRE.
- A *Millau*, chez MM. les pasteurs.
- A *Nice*, chez M. le pasteur MALAN, 50, rue Gioffredo.
- A *Rochefort*, chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance.)
- A *Saint-Jean-du-Gard*, chez MM. les pasteurs.
- A *Saint - Hippolyte - du - Fort*, chez M^{me} BOISSIER-CAMPLAN.
- Au *Vigan*, chez MM. les pasteurs MARSEILLE et PUECH.
- A *Saint-Affrique*, chez M^{lle} Eugénie VERNIÈRE.
- A *Angoulême*, chez M. le pasteur MONBRUN.
- A *Grenoble*, chez M. le pasteur BARD.
- A *Toulouse*, chez M. COURTOIS DE VIÇOSE, banquier, et chez M^{lles} VESSON, BEZ, DONNEZAN, 66, rue Par-gaminières, Société Adolphe.
- A *Ste-Foy-la-Grande*, M^{lle} Paule THÉNAUD.

A L S A C E

- A *Mulhouse*, chez M^{me} E. SCHLUMBERGER, présidente
de la Société Adolphe, 3, Faubourg du Miroir,
M^{me} Jean VAUCHER, 10, rue d'Altkirch.
A *Strasbourg*, chez M^{lle} M. RAUSCH, 5, Quai St-Thomas.

S U I S S E

- A *Genève*, chez M^{me} E. de BUDÉ présidente de la
Société Adolphe, M^{lle} BUNGNER, trésorière, 14,
boulevard du Pont d'Arve.
A *Lausanne*, chez M. BRIDEL, M^{me} E. de MOLIN, Lon-
geraie 2 et M^{lle} L. MEYSTRE, 16, rue des Terreaux.
A *Neuchâtel*, chez M. E. DE PURY DE MARVAL, et M^{re}
CLERC-DROZ, faubourg du Crêt, 3.
Au *Locle*, chez M^{lle} FAURE, et M^{lle} LOUISE THIÉBAUD,
29, rue Daniel Jean Richard.
A *Vevey*, chez M^{mes} BURNIER-AUSSET et DU PASQUIER-
MONNERAT.
A *Clarens*, chez M^{lles} Vincent.

G R A N D E - B R E T A G N E

- A *Tunbridge-Wells*, chez Miss DAVIDSON, Rock Lodge
London Road, et chez Miss DAWES, 6, Calverley
Park.

- A** *Blackheath*, chez Miss FENN.
- A** *Edimbourg*, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place et M^{rs}. BOWN-DOUGLAS.
- A** *Glasgow*, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch Street.
- A** *Liverpool*, chez W. CROSFIELD Esq^{re}, Annesly Aigburth.
- A** *Londres*, chez MM. BARCLAY & C^{ie}, 1, Pall Mall East, MM. JAMES NISBET & C^{ie}, 21, Berners Street, MM. MORGAN et SCOTT, 12, Paternoster Buildings, et T. BUXTON, Esq^{re}, 37 Buckland Crescent, Hampstead N. W.
- A** *Alloa*, chez M^{rs} THOMSON, Hutton Park.

BELGIQUE

- A** *Bruxelles*, chez M. ISEBAERT, ancien officier d'Etat-Major, 28, rue Albert de la Tour.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'Étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Compte rendu de la fête par M. le pasteur J. Laforgue	7
Discours de M. Gabriel Faure Président de la fête	II
Rapport du Directeur Général.....	37
Rapport médical	72
Suite et fin du rapport du Directeur Général.....	84

